

Le Monde

30 | CULTURE

Un trip halluciné entre La Réunion et la métropole

Emmanuel Parraud emprunte la voie du fantastique pour métaphoriser de manière bouillonnante les hantises pesant sur les minorités

MAUDIT !

■ ■ ■ ■

Après *Sac la mort* (2016, sorti en 2017), *Maudit!* est le deuxième film qu'Emmanuel Parraud tourne à La Réunion. La démarche pourrait sembler anecdotique, elle ne l'est pas dans le cadre d'un cinéma français qui demeure structurellement centralisé, comme la plupart des institutions. Le peu de représentations nous venant des outre-mer en dit assez long sur le peu d'adhérence qu'il existe entre l'imaginaire collectif français et son territoire effectif. Dans ces conditions, l'intérêt du travail de Parraud n'est pas tant de se délocaliser sur l'île, ni de s'en servir comme toile de fond, mais de faire le pari d'un véritable cinéma réunionnais, modelé à partir des imaginaires et idiosyncrasies locaux.

L'univers mental des personnages était crucial dans *Sac la mort*, dont le protagoniste était persuadé d'être victime d'un mauvais sort. *Maudit!* rebat les cartes, mais procède d'un même désir de délier la fiction de toute rationalité extérieure, pour s'en remettre à une psyché troublée. Alix (Farouk Saidi) et son ami Marcellin (Aldo Dolphin) gèrent en tant qu'associés une buvette à proximité d'un majestueux site naturel abritant

une haute cascade. Le premier voit cette amitié lui glisser entre les doigts depuis que le second en pince pour Dorothée (Marie Lanfroy), une chanteuse venue de la métropole. La voilà repartie aussi sec pour une tournée en Europe, et Marcellin, au fond du gouffre, ne pense plus qu'à l'y rejoindre. Alix sent son ami lui échapper et, avec lui, autre chose, qui semble avoir trait à leur condition autochtone. A la suite d'une dispute avinée, il bascule dans un territoire d'angoisse, où les accents du cauchemar se superposent à la réalité.

Refoulé colonial

En sondant le désarroi et le malaise intérieur d'Alix, Emmanuel Parraud emprunte la voie du fantastique, qui, de genre minoritaire, est devenu, ces dernières années, notamment à Hollywood sous l'impulsion de personnalités comme Jordan Peele, un genre idoïne pour métaphoriser les hantises pesant sur les minorités. La quête d'Alix courant après un Marcellin insaisissable, de plus en plus semblable à un spectre, s'apparente à une dérive incohérente, où l'espace et le temps brouillent leurs coordonnées. Des lueurs rougeoyantes, des présences étranges, jusqu'aux brumes fantomatiques émanées des volcans, se liguent pour faire ployer la réalité.

Le film fait le pari d'un véritable cinéma réunionnais, modelé à partir des imaginaires locaux

Une hésitation naît quant à la nature de ces perturbations : sont-elles le fruit d'un maléfice extérieur ou d'un délire psychotique ? Ce qui se joue en Alix est bel et bien d'un ordre hallucinatoire : un retour du refoulé colonial qui rejaillit autour de lui. Dans les drapeaux français aux airs conquérants plantés ici ou là, le ton paternaliste de policiers peu amènes venus inspecter les alentours de sa buvette. Mais aussi dans les étapes de son labyrinthe intérieur, le menant tantôt à traverser un Musée de l'esclavage, tantôt à faire la statue humaine sur un mémorial qu'investit un groupe de touristes énervés. Partout l'oppression latente, les inégalités larvées, le rapport miné à la métropole refont surface.

Quiconque attendrait une œuvre disciplinée, bien soignée, risque d'être déçu. Ses conditions précaires servent une forme hirsute, bouillonnante, vacillante, où

la grammaire ordinaire est bousculée, prise d'assaut ou de vitesse. Cadres turbulents, changements d'axe intempestifs, montage à la serpe, démultiplication des points de vue, créent un registre instable, propice à tous les vertiges. Joué en créole, le film pratique une sorte de créolisation de la fiction, qu'on ne parvient plus à distinguer du reportage embarqué ou du trip halluciné, de la bande amateur ou de la pure vision.

Sa forme en ébullition, brouillon, se montre fertile, rendue poreuse à la subjectivité malade de son personnage. Difficile de pousser plus loin l'identification avec un cerveau en déroute, une pulsion meurtrière qui suinte de partout. *Maudit!* se place sur un registre de transe, de fièvre, d'envoûtement. C'est un film possédé, dont chaque image entremêle jusqu'au vertige les niveaux de réalité. Possédé par cet irrationnel auquel le cinéma métropolitain ne veut plus croire. Par ces présences muettes qui jonchent le parcours d'Alix comme autant d'esprits. Filmer un lieu, ce n'est peut-être rien d'autre que cela : laisser ses fantômes venir jusqu'à soi. ■

MATHIEU MACHERET

Film français d'Emmanuel Parraud. Avec Farouk Saidi, Aldo Dolphin, Marie Lanfroy (1 h 17).